

# **Those men at work**

**Dialogues avec un métronome**

de Philippe Alkemade

# 1

## Le monde en mouvement

*Un écran où apparaîtront Lui, Eux et L'homme. Lui est lui, tel que décrit plus bas. « Eux » sont trois visages parlant en léger décalage avec leur image projetée. « L'homme » n'est vu que de dos.*

*Les musiciens s'accordent. Un temps.*

**Eux** - Rien. *Un temps.* Rien ne le laissait penser que « tout », acquis pendant tant d'années, menait à rien. Et pendant ce temps, le monde en mouvement... Un homme en scène. Une lunette astronomique posée à côté de lui. Sur sa tête, un chapeau melon. Une valise noire à ses côtés. Il est là. Il attend. C'est un « sans emploi ». Qui travaillait au Temps.

**Lui** - Pas un journal, ni une entreprise.

**Eux** - Il travaillait au temps. Le vrai temps. Celui qui passe. Ses amis y travaillent toujours. D'autres gens aussi. Mais plus lui. On lui reproche d'avoir voulu le prendre. Son temps.

**Lui** - Ce qui n'est pas... vraiment vrai. Mais à quoi bon m'expliquer !

**Eux** - Le voilà devenu sans emploi.

**Lui** - Et pour tout dire, un peu désemparé.

**Eux** - Il ne sait plus vraiment si on lui a demandé ou non de choisir un lieu où résider le temps de savoir ce que l'on ferait de lui.

*Lui entre en scène. Il s'assied.*

**Lui** - On m'a demandé de partir. Simplement partir. Si possible au-delà du monde ont-ils précisé. Vers la périphérie. En banlieue de l'univers. À la marge du cosmos. Voilà, c'est cela. Comme qui dirait à l'orée de la civilisation. *Il se lève. Il regarde dans la lunette.* Tout cela... Jusqu'au bord du cosmos... Tout cela pour rien.

**Eux** - Les bords du cosmos. Comme exclusion. Il l'aura cherché !

**Lui** - Rien. Rien ne me laissait penser que « tout » menait à rien. Et pourtant... Tout cela...

**Eux** - Ce tout !

**Lui** - Ce tout aux confins du possible... J'avoue que j'en avais rêvé. Au début tout du moins. Je veux dire, j'avais espéré. Un tant soit peu. Je pensais y croire. Presque. Comme une maison que l'on bâtit dans sa tête, brique à brique, pour qu'elle ressemble à celles de ses

livres d'enfance. Une bonne raison de vivre. Mais au bout du compte, il faut bien l'admettre. Rien. Il n'y a rien. On vient de rien, on va vers... Un grand rien que l'on se construit. Ce « tout » qui ne mène à rien.

**Eux** - Une désolation.

**Lui** - Comme une gifle. *Un temps.* Dignité défigurée. *Un temps.* Plus de respectabilité. La grande aiguille, la petite aiguille, la trotteuse, les dates qui défilent, de si beaux mécanismes. Et tellement de temps avalé. Pendant tant d'années. Pour rien.

**Eux** - Tant de choses suées et suées pour rien.

**Lui** - Surtout ce rien. Ce plus rien. Comme une voix qui s'éteint. Parce que cela n'en vaut plus vraiment la peine.

**Eux** - Le doute !

**Lui** - Je ne sais pas ce que je suis venu faire ici ce soir. Rien j'imagine. Rien ! Quoique... À bien y réfléchir, ça me revient ! Je suis venu écouter. Une voix. Cette voix. Cette belle voix. À la lueur du silence.

**Eux** - Those men at work!

**Lui** - Les entendez-vous ?

**Eux** - Those men at work!

**Lui** – Patience ! Il vous faudra un peu de patience. D'abord écouter... Écoutez ce qu'il y a entre rien et rien, ce laps de temps... subtil où le monde est vraiment en mouvement.

*Images de la trotteuse d'une montre. Image de l'horloge de la gare d'Orsay.*

*Il sort.*

## Le temps arrêté

*Sur l'écran.*

**Lui** - Ça y est. Le temps s'est arrêté pour moi. Plus rien à faire de mes dix doigts. Alors. Je regarde les pierres tomber. Sur la terre. Dans la mer. Assis sur un banc, au bout du quai du métro. Et je me fiche du reste... Ici, c'est mon observatoire. *Un temps.* Le tunnel brasse de l'air. C'est laid. C'est sale. C'est chaud. *Un temps.* Que disais-je déjà... Ah oui ! Les pierres. En couleur. En couleur surtout. Qu'elles soient précieuses, cela m'importe peu, pourvu qu'elles tombent, en couleur, en silence. Comme une pluie d'étoiles. Un feu d'artifices sans un son. À la façon de ces mille et une constellations qui scintillent dans mes souvenirs. *Il entre.* J'ai été un enfant, vous savez ! *Un long temps. Souvenirs de son enfance.* Attention ! *Un temps.* Un métro va entrer en gare. *Les musiciens s'accordent, de la même façon que précédemment. Le texte est dit sur l'accord.* C'est bien cela. Le tunnel se met à trembler. Et comme un surgissement, des phares apparaissent. Le train entre en gare. Je me bouche les oreilles. Le vacarme du train qui freine. Une virgule, comme une pause. Une seconde ou deux... Maintenant ! Les portes qui s'ouvrent. La cohue, du monde. Brouhaha ! Le monde en foule, en foule. Plus rien que la foule... Une longue plage de chaos. Une éternité presque. Enfin, le petit signal sonore. Les portes se referment. *Les musiciens s'arrêtent.* Le quai se vide. Soudainement, tout cesse. *Un temps. Il s'assoit.* Et puis plus rien. Ce fameux rien. Je suis assis et j'attends. L'apaisement. Alors. Alors seulement, après un bon moment, j'en aperçois une, là-bas, au-delà du plafond. *Un temps.* Puis une autre. Les pierres. Mes pierres. Elles se remettent à tomber. Sur la terre. Dans la mer. Toujours en silence. Elles sont plus grosses. *Un temps.* Le train a depuis longtemps disparu, et avec lui le bruit de ferraille. Enfin, maintenant, je peux croire au silence ! J'y crois, mais non ! Cela recommence encore. Le tunnel se remet à trembler. *Il se lève.* Regarder les pierres tomber.

**Noir.**

### 3

#### Hector

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Souvenir d'un homme qui vivait dans une ville d'Asie mineure.

Une ville qui a oublié son nom.

Il vivait là, sur le port, face à la mer.

Aveugle.

Il était aveugle et se vantait de voir dans les étoiles.

Un menteur !

Un menteur ?

**Lui** - Menteur, il l'était, à sa façon d'appréhender les choses d'un point de vue.

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Alors qu'il était aveugle !

Son histoire est l'histoire d'une vie réinventée, d'un bout à l'autre, sans jamais avoir écrit une ligne. À force de parler.

Le raconter.

Se le raconter.

À la façon d'une tragédie grecque.

Et boire tout le vin de la Terre.

**Lui** - Succomber à la tentation !

**Eux** - Avec Hector comme seul héros.

**Lui** - D'abord, imperceptiblement, un léger tremblement. De la main. Et puis, les jours passant, c'est au tour de la voix, puis du corps. Tout entier. Après un certain temps, sans que l'on s'en aperçoive, s'affiche l'image d'une épave au bout de la jetée. Réagir. Il faudrait réagir. Pourquoi. Pourquoi pas. Après tout. Et puis, et puis...

**Eux** - Et puis...

**Lui** - Lorsque les minutes reviennent, lorsque que réapparaissent les heures, au retour des jours sans fin, en vain, lourds et pesants comme la misère, se regarder tomber comme une pierre venue du ciel.

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Perdre le sens des choses.

Retrouver le nord au sud.

Et le sud dans une impasse.

Croire que l'on vient de Phrygie.

Penser qu'on a eu un moment de gloire.

Imaginer être l'homme d'une situation.

Hector !

**Lui** - Un bateau. Je rêve de prendre un bateau !

**Eux** - Il travaillait au temps. Le Temps, le vrai, pas un journal ou une fabrique quelconque. Vous savez ! Le temps, le seul. Et puis plus grand-chose, la chute. Maintenant, il se regarde tomber.

**Lui** - Non ! Je regarde les pierres tomber ! Sur la terre. Dans la mer. Assis dans un port, au bord de la mer. Tiens ! Un métro passe. C'est étrange. Je m'attendais à voir un bateau. Comme c'est étrange. Alors, j'attends, les pierres, en silence. Pourvu qu'elles tombent. Comme une pluie d'étoiles. Comme une voix lointaine en écho. Dans la tête. Le bruit d'hier et la clameur de demain. Images d'un monde en confusion. Ivre. Comme un bateau ivre.

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Le temps se répète ! Un signe qui ne trompe pas. C'est ça la chute. Cette façon de faire sans vraiment faire. Simplement imiter l'instant d'avant, sans imaginer l'instant d'après.

Faut-il être hors du temps pour s'en apercevoir ?

Ne même plus être alerté par le son de la cloche d'une église ou la sirène de l'usine.

Vivre en désharmonie, au pays des gens à l'heure, au milieu des hordes du temps.

Et se répéter.

Sans cesse, parce qu'il ne faut pas laisser de vide entre les pleins.

Se laisser dans l'ignorance parce qu'après tout, c'est ainsi qu'on préfère vivre. Ivre. Le visage découvert de musique.

**Lui** – Je sais, je sais. Avant, je travaillais au Temps. Au son du métronome. Et je m'appelais Hector. Et quoi qu'on en dise, je serai le gagnant !

*Images de la solitude.*

**Saisons mortes**

*Cette scène est clairesmée d'improvisations des musiciens.*

*Sur l'écran.*

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Algèbre minimaliste.

Essence originelle d'un cœur qui bat.

Lentement, les yeux se tournent vers l'intérieur.

Dans ce corps où peu de bruit ruisselle.

Triste à voir, le jour s'éteint.

**Lui** – Ainsi, l'image du temps s'éloigne de mes habitudes, la lenteur a pris le pas sur mon quotidien.

**Eux** - Mémoire blanche qui sourit de chagrin.

**Lui** - Avenir recouvert d'un linceul. Respirer cette blancheur. Alors ?

**Eux** - La pauvreté des sentiments alors.

**Lui** - On s'interroge ?

**Eux** - L'instant suspend son geste, le temps d'une foulée.

**Lui** - L'espace est devenu oublié. Le monde n'est plus une horloge. Tant pis !

*Un temps.*

**Eux** - Saison morte.

**Lui** - Par la fenêtre. Immobilité. J'ai regardé l'hiver. Pas un brin d'herbe. Pas un saule. Pas un bouquet d'arbres remué par le vent. Immobilité.

**Eux** - Et puis...

**Lui** - Et puis, imperceptiblement, derrière la forêt, un bruissement. Une saute de vent. Le soleil n'est pas à la hauteur. Juste un ciel de lait. Rance. Et ma tête sur laquelle il a tant neigé.

**Eux** - Lentement et en silence.

**Lui** - Reprendre la route. Sa route. Au pas, lentement. Péniblement. En silence. Un flocon. Et puis un autre. Et puis un. Et puis un et puis un autre, quelques-uns, de-ci de-là. Légers. Le visage des saisons se dévoile. En fait, paisiblement !

**Eux** - Marcher dans une banlieue en friche. Laisée à l'abandon, loin des gens, loin de la ville. Loin du port, loin de la mer.

**Lui** – Encore. Des flocons encore. Une mince couche uniforme. Et du coton dans les oreilles.

**Eux** - *Les trois alternativement.*

Algèbre minimaliste.

Essence originelle d'un cœur qui bat.

Lentement les yeux se tournent vers l'intérieur.

Dans ce corps où peu de bruit ruisselle.

Beau à voir, le jour s'éteint.

La différence se dessine dans l'infiniment petit.

A n'est pas B. Et B se distingue de C.

Lentement. Lentement s'insinue le chaos.

Et la petite voix, au fond de lui, reprend le récit laissé là quelques minutes auparavant. L'homme s'éclaircit la gorge. Un mot va sortir. Écoutez-le ! Il pourrait dire...

**Lui** - Je pourrais dire...

**Eux** - Il dit.

**Lui** - Je dis

**Eux** - Hector...

**Lui** - Hector !

Par-delà les décombres du matin

L'histoire d'un flocon d'hiver

Décrivant dans sa chute un cercle polaire

Tout en ne sachant pas d'où il vient

Voilà ce que je pourrais dire.



Hector !

Par-delà les décombres d'un voyage

Une route, un chemin, sans fin

Des jours et des jours sans matin.

Sur la paupière d'une étoile nuage

Voilà ce que j'aurais vraiment aimé dire.

Hector !

Par-delà les décombres d'un semblant de vie

Espérer la clarté d'une lueur

Avoir encore la force d'y croire un peu

Voilà Hector, voilà l'homme, voilà les hommes

Those men at work.

*Images sans doute un peu floues d'hiver, de froid...*

## 5

### L'atelier

*À la façon d'un reportage. Il interroge un homme qui est de dos.*

**Lui** - Ainsi, tout ça par ici, c'est de vous ?

**L'homme** - Oui.

**Lui** - Ainsi aussi, tout ça par-delà, c'est de vous ?

**L'homme** - Oui.

**Lui** - Et cette chose étrange ?

**L'homme** - Aussi.

**Lui** - C'est triste. *Un temps*. Tellement triste qu'on ose à peine regarder.

**L'homme** - C'est comme ça.

**Lui** - Même si on y trouve une certaine beauté.

**L'homme** - C'est déjà ça.

**Lui** - Comment peut-on en arriver à faire ça ?

**L'homme** - Est-ce que je sais moi ?

**Lui** - Quand même... Tant de temps passé à modeler, façonner, imaginer... On doit finir par comprendre ce que l'on fait.

**L'homme** – Non, pas vraiment... Heureusement.

**Lui** - Heureusement ?

**L'homme** – Heureusement pour le monde.

**Lui** – Je vois.

*Un long temps. Images de désolation quelconques.*

**L'homme** – Et vous, parlez-moi de vous... Que faites-vous de vos journées ?

**Lui** - Rien. Je veux dire : depuis peu, je ne fais plus rien. Avant, je travaillais au Temps. Pas le journal, ni l'entreprise. Je parle du Temps, le vrai. Je m'occupais de l'entretien de la trotteuse. Il n'était pas question alors de se tourner les pouces, ou même de chômer. Je peux vous le jurer ! Mes journées étaient bien remplies.

**L'homme** – C'est bien !

**Lui** – Et pourtant, au bout du compte... Je n'étais pas dans la cadence. Le monde est grand. Immense. Il a besoin de gens vifs, rapides, à la mesure de l'époque. Je ne suis pas fait de ce bois-là.

**L'homme** - Et oui. Le monde d'aujourd'hui, de moins en moins « nous », de plus en plus « je »...

**Lui** - J'en suis convaincu, le monde ne tourne plus si rond. Voilà pourquoi j'ai essayé d'arranger cela. À ma façon. En prenant mon temps pour les arrondis de la trotteuse. Mais cela ne convenait pas... Alors on s'est séparé. D'un commun accord. Sans tambour ni trompette.

**L'homme** – Je vois !

**Lui** – C'est alors que je me suis mis à désespérer... À tel point que j'ai failli renoncer à tout, à la vie je veux dire. Mais bon ! C'est du passé, n'en parlons plus.

**L'homme** – « Du passé, faisons table rase ! » Comme dans cette chanson.

**Lui** - En quelque sorte ! Oui. Peut-être maintenant vais-je prendre le temps de choisir mon quotidien. Plus petit, à ma mesure. Histoire de ne pas être écrasé. Je vais me choisir un autre monde. Un autre nom aussi. Que pensez-vous d'Hector ?

**L'homme** - Hector ? Pas mal !

**Lui** - À la fin, il gagne, même si tout le monde pense qu'il perd. En fait, il gagne. C'est ainsi que vont les choses, au bout du compte, nous sommes tous gagnants. À condition que l'on remette les choses à plat ! La nature, il n'y a que ça de vrai... Un retour à la nature... des choses !

**L'homme** - Si vous le dites !

**Lui** - Un peu comme une petite galerie personnelle dans laquelle on accrocherait ce qui nous plaît : un Botticelli par ici, un Picasso par là, une page entière de Duras si ça nous chante dans un coin, une nouvelle de Borges au plafond, pourquoi pas... Un sonnet de Shakespeare en bonne place pour sûr !

**L'homme** – Vous avez raison, retourner aux premières émotions, il n'y a rien de tel. Celles qui vous ont éveillé à la vie. Retourner vers ces instants particuliers, ces quelques moments heureux mais oubliés. Les retrouver et les prendre comme des pierres à bâtir. Construire. À nouveau. Habiter à la lumière du jour. Une seconde enfance, d'une certaine façon.

**Lui** - Se nourrir de la terre glaise, boire la rosée du matin, rêver à l'enfance de la lune, poser son doigt sur une heure précise, s'asseoir sur un nuage bleu ciel, enfile un soleil chaque matin, battre les vents contraires, encourager les courants ascendants, prendre de la hauteur, repeindre la voûte céleste. Dépoussiérer la voie lactée, peigner la chevelure des comètes, agrandir l'infini, allonger l'éternité. Trouver sa place dans les étoiles...

**L'enfance de la musique**

**Lui -** J'attends, j'attends, innocemment

Et je dis homme et je dis femme à l'enfant

Parce que les mots ne sont pas carrés

Lorsqu'ils nous sont criés.

Tu attends, tu attends, solitairement

Boire et vie du temps fané

Dans l'ombre d'une lucarne noir et blanc

Un salon à l'envers du silence qui s'invente.

Il attend, il attend et attend... inespérément

Mais distordu, malmené, déshumanisé

Les rêves dissimulés hors du champ

Comme l'art d'avant la compromission.

Je t'attends, tu m'attends, décidément

Et je me tais et tu me hais

De n'avoir pas su et de n'avoir pas pu

Lorsque nous parlions d'horizon et de lointain.

Et tu l'attends, et il s'attend, solitairement

Deux âmes à l'opposé du temps

Vautrées dans un fossé de l'inexistence

S'interpellant et se répondant... à quoi bon ?

Attendre, attendre, la septième mesure d'un mouvement

Et taper des mains et des pieds  
Parce que dehors il fait froid !  
Applaudir à ne pas pleurer de pauvreté.

Nous nous attendons, vous vous attendez, ils nous attendent, éperdument  
Les yeux brouillés aux regrets du savoir  
Dans un geste se dessinant  
Mais pourtant immobile  
Vidés du bonheur envisagé  
Haut et court dans leur cœur dépourvu  
Ce geste pendu aux lèvres du désir  
Comme le verbe du monde conjugué au plus-que-parfait  
Et la musique ? La musique ! Chut ! La musique c'est l'enfance.

*Un temps.*

**Noir !**